DÉPOT LÉGAL
Alpes Maritimes
912. 5
188

Huitième Année. Mercredi 15 Janvier 1896 N^lle Série — (VIe) N° 147

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR
Rédacteur en Chef : Ernest BOSC

Adresser tout ce qui concerne le Journal :
A NICE
du 2 Novembre au 2 Mai
A TOURS
du 1er Mai au 1er Novembre



ABONNEMENTS
FRANCE ET ÉTRANGER :
25 numéros .... 5 fr.

ADMINISTRATION
NICE ET TOURS
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

DÉMONSTRATION

DE FAITS OCCULTES

Le charmant Mystique qui a nom Jules Bois, a donné dans le FIGARO *littéraire*, une série d'articles des plus intéressantes sur l'Occultisme, série qu'il a dénommée « Le miracle à Paris » (1). Mais de tous ces articles, celui qui présente le plus puissant attrait, c'est sans contredit celui qui a pour sous-titre *Le miracle scientifique* duquel nous avons extrait l'analyse que voici :

Notre confrère Jules Bois, constate au début de son étude, que Paris est beaucoup en retard sur les autres grandes villes de l'Europe en ce qui concerne les Phénomènes de l'occulte, surtout en regard de Londres, car « les brumes anglaises connurent pendant trois ans un fantôme Katie-King, contrôlé par des centaines de témoins et vivant sous les yeux perspicaces de l'illustre William Crookes. »

Il ne faut pas oublier non plus ajoute l'écrivain : « cet Abdallah, l'oriental mystérieux jailli des flancs en tempête du médium Eglington, en présence du Professeur Aksakof. Moscou, St-Pétersbourg, Vienne, Varsovie, Munich, Naples, Milan et toutes les Amériques, frissonnent encore du sillage de ces êtres déséquilibrés, qui enfantent, autour d'eux les miracles reliant à la vie la mort et font palpable l'invisible. Ils trouvèrent des savants pour les observer, et ceux qui ne fraudèrent point agrandirent jusqu'à l'infini le domaine cognoscible de l'âme ».....

« Citerai-je Zollner qui constata la pénétration l'un par l'autre de corps solides, Denton qui retint dans la Paraffine le moulage de mains et de pieds immatériels, le Dr Gibier, Robert Dale, Owen, A. R. Wallace. La Presse européenne a retenti surtout de MM. Cesare Lombroso, Carl du Prel, Giovanni, Schiaparelli, Charles Richet, constatant à Milan, auprès d'Eusapia Paladino, les transports des objets sans contact, les attouchements des mains fluidiques et jusqu'à ce phénomène inconcevable de la *Lévitation*, par lequel le médium en France placé sur une balance romaine s'allégea de 8 kilogs, sans avoir rien jeté ».

Dans le même article, l'écrivain parle de la *suggestion mentale, de la télépathie et de la clairvoyance, des fantômes des vivants ;* nous n'analyserons pas ces paragraphes, nos lecteurs étant familiarisés avec ces sujets, cependant de ce dernier paragraphe, nous mentionnerons ce qui suit :

« M. Charcot n'obtenait que trois états (de l'extériorisation de la sensibilité) ; M. de Rochas en obtient treize, et il n'y a pas que l'aller, il y a le retour, ce qui fait vingt-six états... Le sujet lui-même avoue que la suggestion joue un grand rôle dans le déploiement de ses facultés médiumnimiques. Le spectacle quoique n'offrant aucun régal miraculeux aux regards du moins, est cependant émouvant. Dans la chambre où les rideaux sont baissés, Laurent (le sujet) tient entre les mains les deux cylindres (des électrodes) et chaque fois qu'on tourne la manivelle de la machine électrique, il reste plongé dans le sommeil dont il ne sort qu'après un long soupir.

« Les sommeils sont des corridors obscurs qui conduisent à des plates-formes lumineuses où le sujet paraît éveillé, parle, répond ; mais les états s'approfondissent de plus en plus, la sensibilité vide les nerfs ; à partir du cinquième état, elle se projette fantômale et bleue, selon la partie droite du corps, le sujet seul la voit. Mais la partie gau-

(1) N^os des suppléments du *Figaro* des 5, 12, 19 octobre, 2, 9 et 16 novembre 1895.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

che, elle aussi, allonge bientôt sa psychique ombre rouge. Les deux moitiés se réunissent enfin, le fantôme, le *double* est complet ; peu à peu, il s'élève en l'air comme un ballon d'hydrogène, transperce le plafond, va disparaître. L'expérimentateur n'ose aller plus loin, car des formes larvaires assaillent ce corps, déjà dénué de sa force vitale et qui sursaute au contact visqueux des hideuses conquérantes. » Puis peu à peu le sujet redevient ce qu'il était avant l'expérience.

Abordant la *capture de l'âme*, c'est-à-dire le sujet le plus intéressant, M. Jules Bois nous dit :

« Déjà avec le magnétomètre de l'abbé Fortin, le Dr Baraduc enregistrait le mouvement des âmes. Maintenant avec des plaques (au gélatino-bromure) il retient leur lumière (celle des âmes). J'ai longtemps manié ces verres où descendit l'effluve de vie. Chaque fois, j'ai frémi. Si cela était vrai (et cela doit être) tout le passé religieux et mystique n'aurait pas menti.

« Le Dr Baraduc dans l'ombre épaisse, fit asseoir ses sujets sur le fauteuil que baigne l'électricité statique, il approcha d'eux la plaque au gélatino-bromure, les priant d'y fixer leur pensée et leur vouloir. Parfois même, l'électricité devint inutile. L'ombre suffit et l'effort mental. Des torrents de lumière, invisible pour l'œil se fixent sur la plaque cet œil plus subtil. Et ce sont les *psychicones*, les images de l'âme, les photographies des pensées, des émotions, des rêves. Cette force vitale essentiellement mobile et fluctuante, revêt la forme que lui impose l'esprit. Et nous possédons enfin, les images définitives de la la joie, de la tristesse, de la mélancolie, de la prière ; la cellule fluidique elle est là ; les boulets vitaux qui se reflètent sur ces plaques sont au ciel psychique clos en nous, ce que les astres sont au réel firmament. Et sous le grand rideau de la force cosmique apparaissent, si vous regardez de près, les visages mystérieux d'Isis, les faces innombrables de l'au-delà. »

Tout ce que le lecteur vient de lire n'est pas encore expérimentalement prouvé, mais est en très bonne voie de l'être, et en tout cas, les démonstrations qui précèdent, sont absolument justes. E. B.

REVUES ET JOURNAUX

Le dernier n° du LOTUS publié aujourd'hui sous la direction de notre collaborateur le Dr Pascal, renferme des matières extrêmement intéressantes, mais nous signalerons comme un morceau hors de pair, le beau discours prononcé par Jules Bois pendant l'incinération de l'ancien directeur du LOTUS Arthur Arnould.

Bien pensé, bien écrit éminemment philosophique ce discours.

Mentionnons aussi un magistral article de M. Dac et le beau discours théosophique de M. Kolly, sur le regretté Arnould.

LA PAIX UNIVERSELLE de plus en plus anticléricale renferme dans son numéro du 1er au 15 Janvier un superbe article de notre confrère Déchaud, d'Alger, qui a pour titre : *Le Congrès de l'humanité et le cléricalisme*, et un article des plus suggestifs de M. Alban Dubet sur le catholicisme contemporain, dans lequel le P. Monsabré est refuté avec une grande science. Tous nos compliments à ce confrère pour son vigoureux numéro d'introduction pour 1896.

Nous sommes bien en retard pour parler du BORDERLAND, la revue trimestrielle anglaise bien connue. Son numéro d'octobre renferme quantité de travaux intéressants ; de plus il est illustré d'un portrait du Pape catholique Léon XIII et de phototypies de *Photographies psychiques*, qui montrent des matérialisations très diverses ; une femme portant une couronne, le portrait d'une petite fille sur le cliché de laquelle s'est présenté inopinément un petit garçon, dont le portrait est presque aussi distinct que celui de la jeune fille. Un M. Evans a reconnu sa nièce, puis deux de ses fils sur d'autres clichés photogravés ; ce sont ensuite des reproductions de nombreuses photographies psychiques ; comme texte : la véritable base du nouveau catholiscisme ; les merveilles de la Psychométrie, la loi de la guérison psychique , la théosophie, l'astrologie enfin des mélanges, l'annonce des nombreuses réunions spiritualistes, et ouvrages publiés par le BORDERLAND. Le numéro en question débute par la chronique trimestrielle qui est bourrée de faits intéressants : nous y lisons un entrefilet sur la magie noire en France, qui nous dit « qu'il y a une tendance évidente à développer en France, ce qu'on nomme *La Magie noire*. Il en résultera certes peu de bien, car il suffit de remarquer que tous les phénomènes des vieilles pratiques de sorcellerie ont été essayées concuremment avec le Sabbat de Maître Sathan. Tout cela a été reproduit dans ces derniers temps à Paris. Qu'en résultera-t-il ? Je l'ignore ! Mais il est de toute évidence que le Diabolisme (Sathanisme) prévaut dans bien des sociétés de France. »

Evidemment le rédacteur fait ici allusion aux sociétés secrètes. On voit que de même qu'en France, les occultistes anglais traitent d'œuvres diaboliques, ces travaux, c'est peut-être généraliser par trop !

E. B.

VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES

DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (1)

— Vous voyez que je suis au courant ; à présent écoutez-moi : « Une bonne âme a soufflé le soupçon dans l'esprit du grand Ninus, sa femme l'ayant grandi de plusieurs aunes ;

— « Tais-toi, bavard, fit Gaspard, voici les 10 francs et laisse-moi...

— Ce n'est pas tout, cher Monsieur, un conseil ; absentez-vous quelques temps pour cause de santé ; vous en avez besoin ; j'ai entendu dire au Docteur Marmon : — « l'apoplexie menace le vieux Désiré, s'il continue à se frotter aux jupons. »

— Les bras de Gaspard tombèrent lourdement le long de son corps et il fit deux ou trois zigzags, comme s'il allait perdre l'équilibre.

— Oui, oui, je partirai, c'est nécessaire, j'ai des ennemis... je suis trahi ; ce diable de Ninus, s'il allait me prendre à partie ; c'est peut-être une manigance de Delphine ; ah ! j'ai la tête en feu ; tiens, voilà 5 francs en plus, mon garçon.

— Comment te nommes-tu ?

— Nollé.

— Bien ; et où loges-tu, j'aurais peut-être besoin de toi, pour surveiller quelqu'un, tu me parais intelligent.

— Je loge rue de la belle étoile !

— Je ne connais pas cette rue, dit le négociant distrait, et il monta à son cercle.

— Je le suivis des yeux ; le jeune homme inconnu s'approcha de moi, il dévêtit lestement son costume et à ma stupéfaction, je reconnus Henry, à qui un changement à vue, comme au théâtre, rendit sa physionomie ordinaire.

Plusieurs questions se pressaient sur mes lèvres.

— Je vais te donner l'explication : je viens de me matérialiser pour rendre service à Zélie, à laquelle, je paye une dette de reconnaissance contractée dans une existence passée ; puis,je donne un avis salutaire à ce vieux libertin, dont nous avons *incognito*, envahi le domicile et troublé les amours, dont il avait, nous le savons fort bien, payé deux fois les frais.

Personne autre que lui ne m'a vu.

J'ai pris pour la circonstance, afin de pouvoir articuler des sons, des fluides à cette petite bouquetière qui vient de faire un petit somme sans seulement s'en douter !

— Comme je m'étonnais, Henry ajouta : — ces choses-là arrivent plus souvent qu'on ne pense... que de personnes reçoivent des secours ou des avis, dont-elles ignorent toujours la source ; on est prévenu, ou arraché à un danger ; on dit : ah ! c'est vraiment providentiel, un monsieur ou une dame que je ne connais pas s'est trouvé justement près de moi au moment où j'allais être écrasé sans leurs avis ; je commettais telle imprudence... ainsi de suite et remarque que ces sauveurs s'éloignent avant même qu'on ait songé a leur demander leur nom ou leur adresse. — C'est là encore, une de leurs suggestions, afin de laisser planer sur eux le mystère.

— Désiré t'a demandé pourtant ton nom et ta demeure ?

— C'est vrai, dit Henry en riant et son intellect plein de terreur, l'a empêché de voir que je me moquais de lui !

Je racontais à mon ami, le résultat de mes expériences ; il fut satisfait.

— Ne te donne pas la peine d'examiner Laverdette ; je le connais à fond : je *te le raconterai* ; d'ailleurs nous aurons à faire à lui, sou peu.

— Allons nous promener quelques instants, puis nous nous séparerons ; pour cette nuit nous avons assez expérimenté !

Nous entrâmes dans un square fermé à cette heure avancée au public ordinaire, mais non à la population fluidique, qui était assez nombreuse. Je regardais curieusement, cherchant à me rendre compte de la différence qui pouvait exister entre les Ombres des défunts retenues encore sur le plan matériel pour une cause quelconque et les corps fluidiques des vivants endormis.

Henry suivait ma pensée.

— Tu as besoin me dit-il de considérer à plusieurs reprises, le spectacle qui se passe ici pour faire la distinction entre les vivants et les désincarnés, un genre mixte les différencie encore ; ce sont les personnes en sortie astrale consciente, telles que toi, et il en existe un plus grand nombre qu'on ne croit ! Les sorciers du moyen-âge, tant exterminés et pas tout-à-fait injustement, ont fait souche. — Beau-

---

(1) Voir les nos 141 à 146.

coup de ces âmes infernales alimentent l'enfer par leurs œuvres morbides sur les milieux qu'elles peuvent atteindre Leurs frères et maîtres, les *Mages noirs* vivent parmi nous, auprès de nous souvent, sans que rien n'indique à ceux qui les voient journellement leurs pouvoirs néfastes. Ces hommes sont variés dans leur spécialité toujours mauvaises ; ils se connaissent entre eux et se prêtent un mutuel concours, lorsque c'est nécessaire. Ils peuvent s'évoquer à de grandes distances et se transporter de même avec une célérité étonnante ; les élémentals inférieurs sont leurs serviteurs ; mais nous reviendrons sur ce sujet que j'ai à cœur de te faire connaître pour ta propre préservation, les mages noirs étant plus puissants que les natures angéliques sur les plans objectifs et plus particulièrement sur le plan terrestre.

— Qu'as-tu fait, dis-je brusquement à Henry, des 15 francs de Gaspard, ils n'étaient point fluidiques, eux ?

— Oh ! non, ils sont en sûreté ; nous les emploierons utilement bientôt.

— Je voulais te prier encore, si tu peux me le dire, quelle est la nature de la dette que tu as jadis contractée avec Zélie.

— J'avais, il y a fort longtemps, fait peser sur cette âme, dans une incarnation subalterne des soupçons odieux que je savais faux, pour détourner l'attention, de ma propre culpabilité... Ce n'est pas la première fois que j'ai travaillé à réparer cette grande faute ! Ce que j'ai fait l'autre soir dépasse ma coulpe et j'en suis heureux ! La moindre de nos fautes, mon cher Robert, il faut l'expier rudement ! La loi de Karma, remet fatalement en face les antagonistes, pour rétablir l'harmonie par l'expiation volontaire.

A ce moment, Henry prêta l'oreille à un bruit très faible que je ne pouvais discerner.

— On m'appelle, fit-il, la sonnette aérienne a tinté (1) ; je vais au-delà des mers, dans les Indes, prendre les ordres des maîtres ; adieu Robert à ce soir. Je viendrais te prendre, ne reste pas seul ici, rentre de suite chez toi.

Henry s'éleva dans les airs ; je le perdis bientôt de vue.

(1) Un grand nombre d'étudiants théosophistes admettent que tout élève assez avancé en théosophie peut percevoir le tintement de sonneries aériennes, analogue à celui d'une sonnerie électrique, qui est le signal avertisseur qui informe l'élève que le Guru ou maître veut communiquer avec lui.

VII

INTERVENTION OCCULTE

Le lendemain, Henry arriva avant l'heure accoutumée.

— Dégage-toi vite, me dit-il, nous avons à faire tout près d'ici : une ancienne connaissance, nous supplie de joindre nos efforts aux siens pour préserver sa fille.

Aussitôt dégagé, je m'aperçus qu'une forme blanche se tenait droite auprès d'Henry ; je la considérais attentivement : peu à peu ses traits s'accentuèrent, je jetais un cri :

— Quoi vous, Mme Fontaine ?

— Oui, dit-elle faiblement, moi la victime de cette infernale Pichon, la gouvernante de ma pauvre Thérèse. Hâtons-nous, je vous en conjure, de voler au secours de ma fille. Je vous raconterai ensuite, si j'en ai la force ma courte histoire et si je ne puis le faire, ce soir, M. de Montzag vous la dira pour moi plus tard.

En un clin d'œil, nous fûmes rendus tous les trois dans le grand jardin de l'hôtel Fontaine Dans un petit pavillon de repos, dans l'angle le plus éloigné de l'habitation, deux personnes causaient à cette heure indue : Thérèse Fontaine enveloppée coquettement dans un peignoir de foulard mauve était assise sur un divan ; la bougie dissimulée par une haute jardinière, n'éclairait que faiblement l'élégant réduit, un jeune homme à ses pieds lui débitait avec volubilité et d'une voix habilement nuancée, dans ses effets, d'ardentes protestations d'amour, où les expressions exagérées, alambiquées eussent éveillé la méfiance chez une autre personne que chez Thérèse aussi pure qu'ignorante en ces sortes de discours. Le jeune homme baissait de plus en plus le timbre de sa voix mielleuse, mais il ne quittait pas des yeux la jeune fille et ses mains hardies tenaient serrées celles de la pauvre enfant. La poitrine du jeune homme touchait les genoux de la jeune fille. Un troisième personnage était dans le pavillon, il dormait auprès de Thérèse : c'était Lurette sa petite chienne qui ne la quittait jamais, la bête connaissait l'homme ; sans doute, ce n'était pas la première fois qu'elle se trouvait en tiers dans le rendez-vous des amoureux ; aussi ne s'en préoccupait-elle pas davantage.

— Thérèse, mon unique amour, disait le jeune homme, cherchant à rencontrer les lèvres de la jeune fille dans ses baisers ; Thérèse, si vous ne vous décidez à me donner la preuve de tendresse que je sollicite de vous depuis si longtemps et qui seule pourra forcer votre père à m'accorder

votre main, vous me voyez ce soir pour la dernière fois. Sans vous je ne puis supporter plus longtemps la vie ; non sans vous posséder, je ne saurai plus vivre !

Ah ! Thérèse, vous êtes loyale et vous m'aimez, je le sais, mais appréciez aussi la loyauté de mon caractère, qui n'est pas moins loyal que le vôtre. Vous devez vous montrer généreuse et calmer cette fièvre, qui je le sens met en danger mes jours après le désir fou que vous avez su m'inspirer. Votre père est absent, que craignez-vous ? les instants sont comptés, peut-être allez-vous être obligée de vous retirer, car votre père peut d'un instant à l'autre rentrer du théâtre :hâtez-vous ! ah ! ma Thérèse, venez, je vous en supplie à genoux.

Et le jeune homme se leva brusquement ; je reconnus Laverdette ; le sathanique prit la jeune fille à bras le corps et sans savoir comment, la bougie s'éteignit.

Tout à coup, comme si une main invisible avait frappé la petite chienne,elle se mit à aboyer furieusement.

— Mon père, s'écria Thérèse et se dégageant des bras de son séducteur, elle prit dans les siens Lurette et s'esquiva en courant comme une folle vers l'habitation, où elle entra par une porte du sous-sol laissée entr'ouverte, afin de n'éveiller personne en rentrant du jardin.

Julien exaspéré du contre-temps se mit à jurer comme un rustre : oh ! la sâle bête, dit-il, je lui tordrai le cou, il faut que je m'en débarasse par une boulette !

— Dire que j'allais enfin réussir. Et cette petite niaise que j'avais si bien fascinée ! Et tout cela est à recommencer ! Diable, c'est que j'ai hâte d'avoir une solution, moi, si le pot aux roses se découvrait ! Et Virginie Pichon, cette grue domestique prétend que le vieil Augustin va bientôt épouser la veuve du général ; ah ! malheur si cela arrivait, mes actions seraient rudement en baisse.

Et elle ne revient pas. Et moi qui me flattait, que si ce n'était pas son père qui rentrait, elle pourrait... Mais non, petite sotte... Va quand tu seras ma femme, tu deviendras plus obéissante ... Si tu n'avais pas 300.000 francs comptant, je te laisserais bien tranquille, oh ! oui, va tu peux y compter, tu es trop bête, vraiment. — Est-elle naïve, cette blondinette ; quand je dis blonde, c'est plutôt rousse qu'elle est, et je déteste cette couleur !...

Et le fripon furieux d'avoir manqué son coup, perdit totalement espoir, quand il vit de la lumière dans la chambre de la jeune fille. C'est donc fini, pour ce soir, je le vois ; partons, mais demain, ou après.... alors plus de pitié !

Et Julien cherchant à tâtons son chemin, heurta violemment du front une des vitres de la porte qui vola en éclats.

Henry et madame Fontaine venaient de la repousser pour produire l'accident. — Julien reçut en plein visage les éclats du carreau, aussi ne put-il retenir un cri de douleur ; il porta vivement la main à son front, il le sentit couvert de sang, il l'étancha avec son mouchoir, grommelant, pestant, jurant et sacrant à mi-voix, crainte d'être entendu, puis il reprit la route parcourue auparavant dans l'espoir de jeter le déshonneur dans une honnête famille !

Mme Fontaine, pendant cette scène m'avait serré la main et avait disparu.

Henry et moi sortîmes alors du pavillon.

— Le voilà forcé de garder la chambre pour quelques jours, nous allons voir d'agir pendant ce temps, afin de prévenir un nouvel assaut.

— Quel monstre, dis je, sans ton intervention mon ami, Thérèse était perdue !

— Mon intervention,et la tienne,me dit Henry ainsi que celle de Mme Fontaine ; tu ne parais pas te douter de l'effort que nous venons de faire à nous trois ! — Quelle sensation physique éprouves-tu, mon cher Robert, à cet instant?

— Mais répondis-je, faisant à ce moment un retour sur moi-même : je me sens extrêmement fatigué, comme si je venais de soutenir une lutte prolongée contre un obstacle.

— Hé bien ! Robert, j'éprouve la même fatigue nous avons usé nos fluides, comme dans la corporéité les réserves nerveuses s'épuisent vite, d'autant que nous avions affaire à plus forte partie que tu ne penses. Julien Laverdette est affilié aux Mages Noirs de la contrée ; il fait partie de leur Société à titre de référendaire, aussi est-il soutenu dans ses entreprises sathaniques et secouru dans les moments difficiles, où l'ardeur de ses convoitises le place sous le droit commun de répression. Julien n'était pas abandonné seul à ses propres forces astucieuses auprès de Mlle Fontaine ; des influences occultes veillaient à ses côtés, mais nous étions en nombre aussi, et nous avons réussi à protéger l'orpheline ; adieu Robert va réparer tes forces physiques, quant à moi, je vais me rendre dans le *Sanitarium* de mes maîtres pour reposer les miennes ; à demain !

A ces mots, Henry s'éleva légèrement dans l'espace, et je retournais pensif et à pas lents jusqu'à ma demeure, peu éloignée du reste de l'hôtel Fontaine.

VIII

LA COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Le lendemain, je m'éveillais de très bonne heure, complètement reposé, je fus surpris d'avoir obtenu ce résultat en si peu de temps de repos.

C'est sans doute une cause occulte qui avait agi sur mon organisme durant mon sommeil. — Je me levais, j'ouvris ma fenêtre aspirant avec joie la fraîcheur de la brise matinale ; au loin la cime des grands arbres de l'hôtel Fontaine me firent penser à la pauvre Thérèse, qui l'avait échappée belle; mais je la voyais aussi fâcheusement engagée dans une trame infernale, ourdie par sa gouvernante et Julien Laverdette, et la scène de la veille me revint à la mémoire, claire, saisissante, pour ainsi dire photographiée dans ses moindres détails. J'étais heureux d'avoir pu prêter mon concours à la bonne M[me] Fontaine pour protéger sa fille.

— Voyons, dis-je en regardant ma pendule, j'ai une heure devant moi, avant le déjeuner, si j'en profitais pour répondre à deux ou trois lettres dont je ne puis plus raisonnablement ajourner la réponse. — Je m'assis donc devant mon bureau et je commençais à peine à écrire quelques lignes, qu'un mouvement nerveux me fit faire sur mon papier un pâté d'encre digne d'un écolier. Mécontent de cet accident, je jettais de méchante humeur la lettre commencée et je pris une nouvelle feuille de papier, surveillant bien cette fois ma main, afin de ne pas recommencer ma maladresse. — Cette fois, avais-je à peine tracé ces mots : Mon cher ami, que d'une écriture toute différente de la mienne, on ajouta mon nom Robert.

Ah ! ça me dis-je, qu'est-ce donc ? Et ma main entraînée de plus belle, continua à écrire malgré moi : « Je suis là, de grâce écoute-moi ; je suis Marie Fontaine. J'abandonnais ma main à la visiteuse invisible, qui écrivit ce qui suit : « Le contact que j'ai eu cette nuit avec vous me permet d'agir sur vous en ce moment. J'ai besoin de votre intervention pour préserver Thérèse. — Hier, je n'ai pu que vous serrer hâtivement la main, j'ai suivi ma fille pour l'empêcher de céder à l'attraction passionnelle de Laverdette qui agit magnétiquement sur elle. En entrant dans sa chambre, Thérèse a retrouvé Virginie Pichon, qui derrière les persiennes closes, surveillait le jardin ; elle était furieuse de voir revenir Thérèse si vite, jugeant qu'elle avait dû se dérober au dénouement qu'elle avait préparé.

— Ah ! Mademoiselle, pourquoi, avez-vous quitté si vite ce bon M. Julien, qui vous aime tant et ne craint pas de s'exposer pour vous au courroux de votre père.

Thérèse restait muette ; je la voyais déjà répentante de sa fuite.

— Oui, Mademoiselle, vous n'avez pas de cœur, je le vois, vous avez montré de la froideur tout autant que l'autre soir. Ah ! ce n'est pas moi qui aurait été aussi dure. — Je vous l'ai bien avoué, Mademoiselle et vous m'avez promis le secret ; je n'ai rien refusé à mon cher Victorin et je ne m'en repends point. Le cher ami serait devenu mon mari, sans la catastrophe du chemin de fer de Saint-Mandé, où il a trouvé la mort... J'ai au moins un doux souvenir ; j'ai connu la joie d'être aimée...

— Mais voyons, pourquoi, vous êtes-vous sauvée, car j'ai bien vu à votre effarement, que c'était une fuite et non un départ.

— C'est Lurette, qui toujours si sage, s'est mise soudain à aboyer ; j'ai cru que mon père rentrait par le jardin ce qu'il ne fait jamais.

— Mon Dieu, que vous êtes naïve, comptez-vous pour rien mon expérience, j'avais caché la clef de cette porte... Hé bien ! vrai, vous ne méritez pas que par dévonement pour vous, j'expose ma situation, ainsi que je le fais.

— Ma bonne Virginie, pardon, fit Thérèse, voulant embrasser la Pichon pour la calmer. Je fis alors appel à toute ma force psychique et comme ma pauvre enfant était dans une grande excitation nerveuse, je réussis à matérialiser assez ma tête pour la rendre visible et me placer entre cette horrible créature et ma fille.

— Ma mère, s'écria-t-elle, et toute éperdue elle recula !

A cet instant, la porte de l'hôtel fit un bruit sourd, en se refermant.

— M. Fontaine, dit Virginie, et prudemment, elle souffla la bougie et regagna déchaussée, sa chambre.

« La fièvre avait saisi Thérèse, je n'ai plus agi sur elle, craignant de la rendre malade, je suis moi-même à bout de forces... Mon mari avait quitté l'opéra à la fin du 3[e] acte, se sentant angoissé, sans doute influencé par ce bon Henry (1). Une fois au lit, mon mari se repentait d'avoir

(1) Souvent on se sent angoissé sans pouvoir s'en expliquer le motif. Cette sensation provient d'un pressentiment d'un danger quelconque ou même d'un malheur ; il est suggéré à notre esprit soit par notre Ego supérieur, soit par une Entité de l'espace qui nous avertit et nous protège même parfois, si nous écoutons cet avertissement.

abandonné si tôt son fauteuil d'orchestre. Je lisais en lui, j'essayais, mais en vain d'éveiller des soupçons sur Virginie; je n'ai abouti, qu'à lui faire entendre plusieurs fois le nom de Laverdette, et ce matin en s'éveillant, il a répété machinalement ce nom.

« Personne, M. Robert, ne s'est jusqu'ici approché du pavillon pour en réparer le désordre ; des gouttes de sang se voient encore sur le seuil, il faut à tout prix appeler l'attention de mon mari de ce côté. je compte sur vous ; il me semble que votre père pourrait aller sous un prétexte quelconque. chez Augustin. Soyez discret toute fois, agissez comme vous voudrez, mais promptement, je sais qu'on va faire appeler Marmon, que Dieu vous bénisse ; adieu Robert. »

Je suis donc médium-écrivain, dis-je ? les morts peuvent donc réellement correspondre dans de certaines conditions avec les vivants ; le spiritisme a donc une part de vérité dans ses doctrines? Je causerai de ceci avec Henry, à présent occupons-nous de satisfaire le désir de Mme Fontaine.

Après le déjeuner, je suivis mon père dans son cabinet.

— Cher père, lui dis-je, une personne dans une intention hostile à l'honneur de M. Fontaine s'est introduite, cette nuit dans son jardin, des preuves manifestes de ce que je vous dis sont visibles dans le pavillon. Une main complaisante est prête à les faire disparaître, hâtez-vous, sous un prétexte quelconque, d'aller voir votre ami, conduisez le habilement près du pavillon.

— Le prétexte est tout trouvé dit mon père, il m'a promis pour Grifeuilles des boutures de rosiers, de ces belles roses grenat foncé (Empereur du Maroc) je crois précisement qu'il y a en face du pavillon, une corbeille de ces rosiers.

— Merci, mon cher père, surtout de votre délicatesse à ne pas me demander la source de mes renseignements.

Mon père sourit : tu penses à Thérèse et surveille tout ce qui la concerne.

— Je ne répondis pas.

— Allons, je vais courir au plus vite chez Augustin.

IX

INITIATION PATERNELLE

Mon père fut de retour une heure après ; mes renseignements étaient exacts et M. Fontaine s'était montré très affecté en apprenant les preuves d'un intruision chez lui dans la nuit ; il avait fait appeler Virginie qui se trouvait en ce moment chez Thérèse.

Mme Virginie paru consternée de l'événement et fort effrayée que l'ont put ainsi s'introduire, sans qu'on ait rien entendu.

— Il y a ici quelqu'un de complice a-t-elle dit tout-à-coup ; je vais interroger la cuisinière. Ah ! je ne veux plus que ces choses là se renouvellent ; j'ai la responsabilité de tout ici, et je suis bien humiliée de de n'avoir pas surveillé un peu mieux cette fille, car enfin, ça ne peut être qu'elle. Monsieur a un valet de chambre que nous connaissons tous pour le plus honnête garçon du monde !

— Ah ! Messieurs, nous dit Virginie, les yeux pleins de larmes; c'est surtout à cause de Mlle Thérèse, qu'il ne faut plus que cela se renouvelle ; vous savez les gens sont si méchants, si envieux envers ceux qui possèdent, que les soupçons se portent plus facilement sur eux que sur des servantes.

— Vous jugez sagement Virginie, renvoyez la cuisinière, si même vous doutez que c'est pour elle qu'on est venu nuitamment dans ce jardin ; puis faites changer la serrure de la petite porte.

— Je vais dire au maçon de surélever le mur de clôture et d'en garnir le chaperon de verres cassés.

— J'ai, ajouta mon père, demandé des nouvelles de Thérèse, elle est souffrante, il paraît que Lurette a aboyé très fort cette nuit et Thérèse s'étant mise à la fenêtre de sa chambre pour essayer de voir dans le jardin, aura pris froid; ce n'est rien je crois, mais on est allé prévenir le docteur Marmon.

— Merci, mon père, vous avez rendu service à M. Fontaine, mais un tout aussi grand service serait de le désabuser sur le dévouement de Virginie Pichon...

— Comment tu crois que...

— J'en suis certain, mon Père, Virginie est une perfide créature...

— Il sera difficile de prouver ceci à Augustin, qui a pleine confiance en elle ; cependant mon cher Robert je suis prêt à prévenir mon ami, dès que tu pourras me fournir des preuves comme tu l'as fait ce matin !

— Ma mère entra dans le cabinet de mon père : Mon cher enfant dit-elle, il paraît que Mme Blaizoit t'a vu la nuit dans la Grande Rue en face le magasin de Fargueil, regardant dans l'étalage, elle t'a parlé et tu as disparu ; elle t'a cru mort. Ce matin dès que Clorinde a ouvert la fenêtre de sa cuisine, elle est accourue s'informer de ta santé ; elle a été bien étonnée d'apprendre que

tu n'avais pas quitté la maison que tu t'étais, comme toujours depuis ta maladie, couché vers 9 heures; alors elle est devenue écarlate, elle a affirmé qu'elle allait perdre la tête, la cuisinière craignant qu'elle se trouvât mal, l'a soutenue pour la ramener à sa loge, chez les Montzag.

— Je m'arrêterai chez Mme Blaizoit, en allant chez Ludovic, je la rassurerai, elle a sans doute la vue interne développée inconsciemment.

— Mais, il n'y a que les saints, dit ma mére, à qui Dieu accorde ce don...

— Oui mère, les saints ont possédé tous ou presque tous, et cela plus ou moins, dès leur vie terrestre, l'usage des sens internes, mais les médiums bien que peu religieux peuvent arriver aux mêmes résultats ; il y a même des êtres pervers instruits dans les procédés occultes, qui se servent de leur développement psychique pour faire le mal sur la terre.

— Quoi, mon fils, tout ce que l'Eglise impute aux sorciers, aux nécromans est donc bien réel et ces abominables êtres existent-ils encore ? Ah ! j'aurais mieux aimé l'ignorer ! Mon fils, je crains que tu ne sois trop curieux de cette magie diabolique ; j'ai lu les titres de quelques-uns des ouvrages que tu as apporté de Paris et de ceux que tu fais venir de temps en temps, hé bien ! je crains que leur lecture ne t'éloigne des principes chrétiens, dans lesquels ton père et moi t'avons élevé.

— Ma bonne mère, dis je en l'embrassant, rassure-toi, les principes religieux, que je vous suis reconnaissant de m'avoir inculqué dans mon enfance, me sont plus chers que jamais, car mes études actuelles, ne font que confirmer ma foi à l'immortalité de l'âme, dans la survivance de mes sentiments après le dépouillement de son enveloppe matérielle ; enfin, la croyance en la réincarnation m'explique tout ce qui me choquait autrefois dans les enseignements religieux de l'Occident ; le Christ, notre Dieu solaire m'apparaît plus grand que par le passé. En étudiant plus attentivement sa doctrine dans les documents dont l'Eglise réprouve la divulgation pour la masse des fidèles, et en cela, je ne la blâme point. Je voudrais cependant qu'elle travaillât à infuser plus de lumière aux hommes afin de ne pas décourager les intelligeances qui s'éloignent d'elle, faute de nourriture appropriée à leur tempérament intellectuel.

— Robert est dans le vrai, ma chère Amynthe, dit mon père, tu ne dois pas t'affliger de lui voir creuser des problèmes qui méritent l'attention des penseurs ; l'Eglise Catholique est en effet, au-dessous de son rôle dans l'éducation des âmes ; elle devrait rajeunir son enseignement ; elle possède dans son sein un ésotérisme assez complet pour en vivifier mieux qu'elle ne fait sa doctrine ésotérique ; je suis de l'avis de Robert ; j'ai lu plusieurs de ses ouvrages, et cela sans parti pris, et je t'assure que ma manière d'envisager la vérité s'est modifiée, mais à l'avantage de celle-ci, car l'horizon s'est élargi pour mon âme et loin de fuir les cérémonies catholiques, tu me verras, chère femme, les suivre plus exactement,les comprenant mieux.

— J'étais heureux d'entendre de mon père, l'aveu de ses sentiments avec cette bonté, cette franchise que j'avais toujours admirée en lui ; je lui serrais la main fort ému.

— Mon père, vous avez toujours été pour moi un ami, je sens que vous le deviendrez plus encore... désormais, je vous communiquerai les résultats de mes expériences.

— Tu me feras plaisir, mon cher Robert, je tâcherai de m'instruire d'avantage pour te suivre dans ton vol hardi à travers le mystère...

— Quel rôle prépondérant à la presse, murmura ma mère en s'éloignant. Ah ! l'Eglise perdra peut-être de son prestige ; je le crains, avec cet occultisme diabolique !

— Non mère, elle grandira au contraire, si ses chefs s'inspirent des véritables enseignements de l'homme-Dieu.

Je ne crus pas devoir, sans l'autorisation d'Henry, confier à mon père, mes sorties en forme astrale, mais nous causâmes longuement sur ce sujet.

(*A suivre*). M. A. B.

AVIS. — *Un grand nombre de nos abonnés nous ont déjà adressé le montant de leur cotisation pour la septième série qui ira de 151 à 175 ; mais l'abonnement n'est dû qu'à partir du n° 150, c'est-à-dire fin février prochain.*

Nous avons reçu quelques réclamations au sujet de la réception du Journal. Quand un abonné ne reçoit pas son numéro, il doit d'abord réclamer à la poste, puis s'adresser au Journal, qui toujours expédiera le numéro égaré.

Deux auteurs nous ont écrit pour nous demander des compte rendus pour leurs ouvrages, malheureusement, nous ne les avons pas reçus ; où leurs ouvrages n'ont pas été adressés par leurs Editeurs, ou bien ils ont été *égarés* par la poste !

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc